

Le Théâtre de l'épée de bois. Un lieu d'une magie qui jamais ne semble vouloir se ternir. Il en est des magiciens comme des scintillements au creux de la voie lactée. Ceux du théâtre ne cesseront jamais d'étonner, d'émerveiller de porter au-delà de nous-mêmes. L'âge venant, atteint dans ce qu'il peut avoir de désagréable, à savoir la nostalgie, l'éphémère sentiment que si le temps a passé, il s'accroche comme le costume taillé à l'épouvantail planté en plein vent, au milieu de nulle part. Et c'est ce nulle part qui était planté, hier au soir, tout près de l'arbre dénudé de Godot qui, par enchantement, en une nuit, a retrouvé du feuillage.

De quoi donc est fait Godot, de quelle attente et absence mêlées est-il pétri tel un golem muet qui épierait les hommes ? Joan Dupau, dans le petit billet de présentation qu'on vous tend au guichet du théâtre, fait du spectacle une recension juste et admirable. Le tout du spectacle est dit en peu de lignes et en des mots d'une pertinence et d'un ressenti avérés. Lisez-le. C'est que Godot, pour faire court, nous met dans le même état que Vladimir et Estragon. Il faut voir ces deux-là, joués étonnamment dans leurs habits d'humanité de Charlot et chemineau, se faire le coup des amis fatigués qui se quittent sans se quitter jamais. *Je t'aime, moi non plus*. Des clowns tristes dans l'arène de la scène, dans la spirale et le vide, le rien, l'entre-deux des mots, le bord du fossé où l'on s'arrête et où l'on peut s'éteindre, fermer les yeux sur le temps qui a passé. De quelle désillusion est forgée le théâtre de Samuel Beckett, de quelle désillusion et de quelle illusion comique, de quel silence ? Car Godot transpire de tout ce que les hommes ont de secrets, de non-dits, d'impossibilités, de relations nouées. Et c'est ce qui se dénoue sous nos yeux, c'est ce qui tinte à nos oreilles, dans une ascèse du théâtre qui bat aux tempes et cogne au cœur. La scène est là, immensément vide, entourée des pierres de la salle du même nom, plateau vertigineux qui se fait l'écho de Godot qui jamais ne se montre, inscrivant sa venue dans un lendemain repoussé jour à jour, suspendant Vladimir et Estragon dans l'insidieuse attente d'eux-mêmes, de ce qu'ils sont, pitres giflés par la vie, se jouant d'eux et entre eux, tentés par la branche de l'arbre nu à laquelle ils pourraient/voudraient se pendre. À ce couple si improbable et si foncièrement uni par une communauté de destin, la pauvreté et l'errance, l'affection balbutiée, s'ajoute celui de Pozzo et Lucky, arrivés de nulle part ailleurs, d'un ailleurs à la temporalité tronquée, d'une relation de maître à esclave que les deux comédiens rendent fascinante comme si, revenus du fond des âges les plus âpres, les moins amènes, la caricature et la folie leur tenaient lieu d'être. *L'être ou ne pas être* shakespearien. Lorsque l'enfant paraît, il vient sur scène une sorte d'apaisement, de candeur liée à l'enfance, avec ce qu'elle sait énoncer de doutes profonds dans la respiration de l'enfant, le court phrasé, la posture liée à la peur du dire, d'annoncer l'absence de Godot. Ainsi la représentation, à son rythme, dans le profond d'une nuit d'hiver, annonce cette même nuit qui est un amer de la pièce parce qu'annoncée à plusieurs reprises, sans jamais advenir vraiment lors de la première journée d'attente, cette nuit qui est celle des hommes ayant perdu la luciole nécessaire à toute vie sans laquelle ils restent profondément démunis, incapables de comprendre, de savoir, de voir, d'ouïr ce qu'ils sont en fin de compte dans le mirage de l'existence. C'est l'aveuglement de Pozzo et la probable surdité annoncée...

*En attendant Godot* relève de ces textes de théâtre qui claquent à l'âme, vous perturbent dans un lent énoncé et déroulé de la pièce où les mots des protagonistes charrient le sens et le non-sens, l'incertitude d'être et d'avoir été, sans que jamais on ne sache où se situe la réalité de leur propre histoire dans le temps et l'espace. De cette manière-là de faire théâtre, avec rien et moins que rien, loin des fioritures et des bavardages, où l'intime sourd par bribes, on ne sait ce qui l'emporte, l'énormité du vide ou la tessiture humaine, ce long tissage qui, sous les habits réchauffe les cœurs froids. Et pour en finir avec Godot, pour qu'il adienne enfin sous nos yeux, disons combien Hamidreza Djavdan (ESTRAGON) – Abderrahmane Ouldhaddi (VLADIMIR) – Antonio Diaz-Florian (POZZO) – Mario Aguirre (LUCKY) – et l'enfant – poussant leur personnage dans l'étrange obscurité de l'être, composent un quintet de théâtre dépouillé et détonnant, abreuvant le spectateur de toute l'humanité désorientée que Godot porte en lui.